Titre : **261e RÉGIMENT D'INFANTERIE** **HISTORIQUE** **1914-1918**	Référence : **ANCESTRAMIL** **Infanterie** **Première Guerre Mondiale**
Auteur : **Lieutenant ROUX**, sous la direction du **Lieutenant Colonel LE MERDY** commandant le régiment	Origine : **S.H.D.** **PN**
Référence :	Transcripteur : **Anne Marie HAUSWIRTH** Date : **Avril 2008**

Ancestramil

Anne Marie HAUSWIRTH
2008

261e RÉGIMENT D'INFANTERIE
HISTORIQUE
PENDANT LA CAMPAGNE 1914 – 1918

TROIS CITATIONS

Chefs de corps ayant commandé le 261e Régiment d'Infanterie

Lieutenant Colonel PLANEL …… **1914**
Lieutenant Colonel d'EUDEVILLE …….. **1915**
Lieutenant Colonel SIMONI …….. **1916**
Lieutenant Colonel LE MERDY …… **1917 – 1919**

GRANDE GUERRE 1914 – 1918

HISTORIQUE DU 261e RÉGIMENT D'INFANTERIE

SOMMAIRE

I. Le 261e depuis la déclaration de guerre jusqu'au 1er juin 1916
II. Le 4e Bataillon du 261e, antérieurement 5e Bataillon du 275e depuis l'ouverture des hostilités jusqu'au 1er Juin 1916
III. Le 261e, régiment à trois bataillons, depuis le 1er juin 1916 jusqu'au 1er septembre 1917
IV. Du 1er septembre 1917 au 30 juin 1918
V. Du 1er juillet 1918 à la fin de la campagne.

CHAPITRE I

DU 1er AOUT 1914 AU 1er JUIN 1916

Au contraire des peuples heureux qui n'ont pas d'histoire, chacun des régiments de France qui ont fait la campagne, a la sienne, plus ou moins sanglante, plus ou moins glorieuse ; celle du 261e fait honneur aux enfants de l'Ardèche et de la Provence comme à tous ceux, officiers ou soldats, qui se sont battus sous son drapeau.
Régiment de réserve à deux bataillons, composés surtout de montagnards ardéchois solides et rudes, le 261e, rassemblé à Privas dès les premiers jours d'août 1914, est dirigé, dès le 4 août sur Cavaillon (Vaucluse) où il va réunir ses équipages, ses munitions, régler ses cadres, s'organiser sous le commandement du Lieutenant Colonel **PLANEL**.

Le 29 août il entre en campagne et participe à cette guerre de mouvement, qui, pendant quelques semaines, marqua le début des hostilités.

C'est à Buzy (Meurthe et Moselle) qu'il reçoit le 24 août, le baptême du feu.
Ce fut un dur combat, comme tous ceux de cette époque où la vaillance française se heurtait à un matériel de guerre formidablement préparé en même temps qu'à une assurance dédaigneuse faite de supériorité consciente dont, aujourd'hui, l'ennemi orgueilleux a dû faire son deuil.

Ancestramil

La bataille dura deux jours.
Nos gars de l'Ardèche, si peu préparés, hier encore cultivant péniblement leurs champs rocailleux, se battirent comme des grognards de la Première République, si bien que le deuxième jour, l'ennemi beaucoup plus nombreux était repoussé en désordre ; les deux bataillons pénétraient dans le village de Buzy y faisant 70 prisonniers valides dont 5 officiers.
Le 261e a pris contact avec les troupes d'invasion ; désormais il ne «décrochera » pas et nous le verrons, pendant 18 mois, aux côtés des plus glorieux régiments de l'armée française, tenir tête à la fleur des divisions allemandes commandées par le kronprinz.

Qui donc écrira tout entière cette épopée de l'armée de Verdun, barrant la route de la citadelle, cramponnée désespérément à ces collines meusiennes où se brisa le flot germain devant une somme d'héroïsme et d'abnégation inconnus jusqu'ici dans l'histoire du monde.
Mais n'anticipons pas.
Du 25 août au 5 septembre 1914, nos 5e et 6e bataillons font la navette entre la Woëvre et les Hauts de Meuse. Entre temps, ils se battent à Beaumont (nord de Verdun) où l'ennemi recule encore.

Et lorsque **JOFFRE** engage cette bataille de la Marne qui décida du sort de la patrie, ils prennent leur part de la grande mêlée en combattant du 6 au 10 septembre, à Reippes, à Souilly et au Bois de Saint André où ils résistent victorieusement à des attaques répétées précédées d'une forte préparation d'artillerie.
Le 261e a maintenu ses positions, la bataille de la Marne est devenue la victoire de la Marne.

Du 16 au 30 septembre, l'accrochage est sérieux à Saint Maurice sous les Côtes et l'on bat en retraite, sur ordre, toujours en combattant, jusqu'à la Croix sur Meuse, où, pendant huit jours, le régiment est violemment bombardé sans que l'ennemi parvienne à le maîtriser.

Mais le Boche, déçu dans ses plans d'attaque, a changé son système et voici qu'il inaugure la guerre de positions. Ardéchois et Provençaux vont s'adapter admirablement à cette méthode nouvelle ; le 8 novembre 1914, ils prennent le secteur du Bois des Merliers, position relativement tranquille, mais où tout est à faire, et lorsque, huit mois après, ils cèdent la place à un autre régiment, ils laissent un secteur merveilleusement organisé, des tranchées convenables, des abris sûrs, des défilements judicieusement tracés.
Non pas qu'ils n'aient eu toujours que la pelle et la pioche à la main, car le 20 décembre, **JOFFRE** a donné son ordre d'offensive générale.
Ce sont le village et les retranchements de Petites Boureilles, qui sont en face de nous.
Après une de ces préparations d'artillerie comme on les comprenait alors, le 5e bataillon s'élance à l'assaut des tranchées allemandes.
L'élan fut splendide, hélas ! il fut court.
Pris à revers par les mitrailleuses de la cote 263, le bataillon est décimé, la 17e compagnie disparaît presque tout entière.
Le capitaine **de GRILLE d'ESTOUBLON** qui la commande est tué, ainsi que le lieutenant **RAFFARD**.
D'ailleurs, sur tous les champs de bataille de la Meuse, de la Champagne, de la Woëvre, le 261e a la fière tristesse d'avoir vu tomber, face à l'ennemi, pas mal des siens.
Cette courte notice ne peut les mentionner tous, le journal de marche du régiment est là pour perpétuer leur mémoire et nous rappeler qu'ils sont morts en beauté.

Après les Merliers, c'est l'Argonne, en juin et juillet 1915.
Dans le secteur de la Harazée, le Boche attaque constamment ; on résiste, on contre –attaque.

Le 13 juillet, les 23e et 24e compagnies subissent de lourdes pertes, presque tous leurs cadres et la moitié de leur effectif jonchent le terrain.
Mais on n'a pas lâché pied, et quand le 261e abandonne ce secteur, une citation épingle son étoile à la cravate du drapeau.

La fin de 1915 se passe en Champagne, dans le secteur de la Butte de Souain, où le régiment est exposé à un « bombardement incessant et meurtrier » selon les termes de la deuxième citation qui lui vaut sa deuxième étoile.
Ensuite c'est Flirey, cinq mois sous la pluie continuelle des engins de tranchées, avec de lourdes pertes, bien qu'aucune action importante n'ait eu lieu.
Le 20 mai 1916, le 261e, très éprouvé, gagne un cantonnement de l'arrière front ; il va prendre un peu de répit, il en a bien besoin.
Qu'il se recueille, qu'il rassemble ses forces pour la moisson de gloire sanglante que lui préparent les sinistres projets du Kronprinz sur Verdun.

CHAPITRE II

LE 4e BATAILLON DU 261e, ANTERIEUREMENT 5e BATAILLON DU 275e, DU 1er AOUT 1914 AU 1er JUIN 1916

Pendant sa période de repos, le régiment voit son effectif augmenter d'un bataillon.
Qui sont ces nouveaux venus ?
Ce sont des voisins de nos Ardéchois, des gars de la Drôme et du Lyonnais qui faisaient partie du 275e régiment d'infanterie, appelés à Romans, le jour de la mobilisation générale.
Eux aussi ont écrit quelques belles pages avec leur sang avant de venir se battre et se fondre avec les nôtres.
Le 26 août 1914, après une longue marche à travers bois, ce bataillon aux ordres du Commandant **de PARISOT** aborde l'ennemi, retranché dans le village de Mont sur Meurthe.
Il se bat toute la journée, et, le soir venu, ce sont les Français qui s'installent dans le village d'où ils ont chassé les Allemands.
Les premiers du 275e qui tombèrent sont ensevelis à Mont sur Meurthe.
Le bataillon va ensuite participer à l'attaque de Champenoux d'où les Allemands sont encore délogés.
C'est là que le Commandant **de PARISOT**, blessé, est remplacé par le Commandant **de RAGUENEL.**
Le 25 septembre, la 64e Division se porte à marches forcées du côté de la Woëvre où l'on signale que l'ennemi avance rapidement vers Lunéville, Toul, Pont à Mousson.
Malgré la fatigue d'une marche de plus de 60 kilomètres, les troupes entrent en ligne dès leur arrivée et réussissent à arrêter l'avance des Allemands devant Xivray, Marvoisin et Richecourt, où le bataillon organise ses tranchées.

Cinq semaines durant, le bataillon va faire son apprentissage de la guerre de taupes, sans toutefois négliger de pousser de hardies reconnaissances du côté du Boche.

C'est ainsi qu'un soir, vers 9 heures, le Sous Lieutenant **CHARUIT** (aujourd'hui Capitaine au 261e), le Sous Lieutenant **BRUN**, accompagnés d'un sergent, d'un caporal et de 3 hommes reçoivent l'ordre d'aller voir ce qui se passe derrière les réseaux de fil de fer d'en face.
Le commandement a besoin de savoir ce « qu'ils » font, combien «ils » sont dans les P.P. et les blockhaus de première ligne, ce « qu'ils » préparent.
La petite troupe se glisse, invisible, dans un brouillard épais.

Anne Marie

Quatre fois, elle rencontre des patrouilles allemandes, quatre fois, elle est arrêtée par un « Ver da » qui plaque au sol les deux officiers et les quatre hommes qui retiennent leur souffle.
Une corvée allemande, portant la soupe, passe à quelques centimètres du **Lieutenant BRUN** sans l'apercevoir.
Toute la nuit, ils rampent, ils se tapissent, ils écoutent, les sens exacerbés, les muscles tendus, prêts à bondir, perdus pour perdus, la baïonnette haute, s'ils sont découverts, et ne rentrent qu'au matin, harassé mais joyeux.
Ils sont allés jusqu'aux troisièmes lignes boches, à 3 km environ en profondeur, tout près de **Montsec**, occupé par les Allemands, et ils rapportent au commandement des renseignements précieux.
Fin 1914, le bataillon rattaché à la 76e Division d'Infanterie participe aux attaques de la forêt de Mortmare, devant Flirey, attaques rendues très dures par le mauvais temps comme par la défense acharnée de l'ennemi, solidement retranché.
Nos lignes sont à 300 m des Allemands ; comme on veut attaquer, il faut les porter plus avant.
Une nuit, malgré une violente fusillade, une équipe de travailleurs porte nos tranchées de départ à 100 m en avant, les balles font des victimes, ceux qui restent n'en continuent pas moins avec acharnement et le jour venu, la tranchée est creusée.
Le 5 avril, le lendemain de Pâques, nouvelle attaque à Mortmare, très brillante mais sans succès à cause de la formidable organisation à laquelle on se heurte.
Le bataillon bondit, enlevé par ses officiers, dont la plupart reste sur le terrain.
Puis c'est, pendant cinq mois, l'organisation des positions de Richecourt et Saint Baussant.

Fin septembre 1915, après l'attaque de Champagne, le bataillon est à la ferme de Navarin, dans les nouvelles tranchées conquises. Ils y travaillent avec ardeur, harcelé par l'ennemi.

Le 29 octobre, on l'envoie au grand repos pour deux mois, après lesquels il revient à Flirey.
Du 9 janvier au 19 mai 1916, il tient opiniâtrement ces tranchées si pénibles où l'A T boche ne lui laisse pas un moment de répit.
Combien sont tombés sous les torpilles et les minen ?
La concentration de la division a lieu au camp de Safey, où bientôt circule une nouvelle surprenante. Malgré ses beaux états de service, à cause des transformations incessantes qu'une guerre comme celle-ci nécessite dans les armées, le 275e va être dissout et ses bataillons vont aller renforcer d'autres régiments.
Le 30 mai a lieu, sur la route de Neuvillers – Crèvechamp, l'impressionnante cérémonie des adieux au drapeau.
Depuis plus de deux ans, officiers et soldats combattaient sous ses plis.
C'est un peu de leur cœur qui s'éloigne avec lui vers Romans, le dépôt du corps.
Mais le drapeau de la France est un, quelque soit le numéro qu'il porte ; après un légitime regret pour celui qui s'en va, les braves du 275e se battront avec la même crânerie autour de celui du 261e qui va désormais flotter sur leurs têtes.
Le 5e bataillon du 275e est devenu le 4e du 261e. Et pour cimenter cette fusion des énergies, ils vont tout de suite aller ensemble à l'une des plus formidables besognes, et des plus glorieuses aussi, qu'il leur ait été donné à des soldats d'accomplir.

CHAPITRE III

LE 261e A TROIS BATAILLONS

depuis le 1er juin 1916 jusqu'au 1er septembre 1917

Déçu de son espoir d'une entrée triomphale à Paris, le Kronprinz a résolu de prendre Verdun. S'emparer de notre citadelle de l'Est sera moins grandiose que de parler en maître dans notre capitale, néanmoins le monde restera saisi devant cette preuve de la puissance militaire allemande. Verdun est bien gardé, un chapelet de forts importants l'entoure.
Dès le mois de février 1916, l'aiglon prussien les fait battre par son artillerie lourde.
Ils tombent l'un après l'autre, après d'héroïques défenses comme celles du fort de Vaux, qui restera un des grands exemples de l'histoire.
Néanmoins, l'opération traîne en longueur, les murs de béton sont écrasés mais, derrière les poitrines trouées, d'autres poitrines surgissent qui barrent la route à l'invasion.

Les mois suivent les mois, le Boche impatienté redouble d'efforts, et, après d'autres régiments qui descendent un peu meurtris, le Général **NIVELLE** fait appel au 261e.
Le régiment part de Nixeville le 26 juin à 13 heures, il marche toute la journée et toute la nuit, et, le 27, à 3 heures du matin, aussitôt arrivé, il attaque.
Le souvenir des six jours qu'il passa dans cet enfer de feu est ineffaçablement gravé au cœur de ceux qui en réchappèrent.
Pour monter, il fallut en terrain découvert, par le ravin de la Mort et le carrefour de la Folie, traverser par bonds successifs plusieurs tirs de barrage.
En même temps, les artilleurs allemands de la côte du Poivre prenaient nos files à revers et presque dans le dos.
Sur place, quelques officiers restant du régiment relevé dirent aux nôtres : « C'est ici. » et d'un geste vague : « l'ennemi est en face, par là ».
« Ici », c'était le chaos dans toute son expression, le terrain bouleversé par le bombardement, plus d'apparence de tranchée, des trous d'obus partout, le sol est une écumoire.
On s'installe où l'on est, comme on peut.
C'est à dire qu'on s'arrête par petits paquets de 4, 5, 6 hommes, où l'on se trouve, dans les trous d'obus ; et, pendant six jours et six nuits, on va rester là, attaquant ou attaqué, constamment, sans dormir, presque sans manger et sans boire, pêle-mêle avec les cadavres en putréfaction, attendant la mort à tout instant, aux prises avec toutes les tortures, d'aucuns buvant leur urine, d'autres l'eau croupie où marinaient des corps d'hommes et de chevaux.

Le Lieutenant Colonel **d'EUDEVILLE** est en première ligne, dans un trou d'obus, soulevant l'admiration de tous par son exemple.
Autour de lui, sa liaison, les pionniers, les téléphonistes font le coup de feu et se battent à la grenade.
Le Général a dit au Colonel avant de monter : ***« Il faut tenir coûte que coûte ».***
L'ordre est formel, on tiendra, et non seulement on tiendra, mais le ventre creux et la fièvre aux tempes, les compagnies progressent ; on jalonne la ligne jusque là trop incertaine, on s'empare d'un blokchaus fortement tenu par l'ennemi, des ouvrages X et Y ; et l'on se donne de l'air, des patrouilles poussent vers la ferme de Thiaumont occupée par les Boches.
Quelle somme de courage et d'abnégation fut dépensée là, ceux-là seuls qui y étaient pourraient le dire.
Le sixième jour après la relève, ce furent des spectres qui descendirent à Verdun, où ils s'abattirent sur le pavé comme des bêtes qu'on assomme, mais il manquait à l'appel **65 hommes tués** par les barrages allemands de la nuit.

1200 hommes et 28 officiers du 261e sont tombés pour la France à Thiaumont en moins d'une semaine.

Anne Marie

Des trois chefs de bataillon, deux sont morts, les Commandant **HUGUET** et **de RAGUENEL** ; l'autre, le Commandant **JURE**, est grièvement blessé.
Les commentaires sont inutiles pour célébrer de pareils sacrifices, le simple exposé des faits contient suffisamment de grandeur.
A cette unité fatiguée, il fallait un secteur tranquille ; on lui donne Marre et Charny, sur la rive gauche de la Meuse, où, pendant deux mois, elle fait sentinelle devant Vacherauville et la Côte du Poivre.
Petit à petit l'impression mortelle de Thiaumont a disparu ; les renforts sont arrivés, nous voici de nouveau prêts à la lutte et nous occupons le Mort Homme.
Là, les Boches sont à quelques mètres, les coups de main sont faciles.
L'ennemi montre une certaine activité, surtout devant le barrage de Sannois occupé par la 21e compagnie.
La nuit, par surcroît de précaution, 2 hommes veillaient dans des trous d'obus en avant des P.P. ; bien leur en prit ; le 13 octobre 1916, vers 19 heures, une cinquantaine de Boches, précédés de coupeurs de fils de fer, rampèrent vers nos réseaux.
L'un des deux guetteurs les entend, il se dresse et tire à bout portant sur l'assaillant le plus proche, puis, bravement, il ouvre le feu à la grenade et épuise sa provision.
Derrière lui, la section de la 21e Compagnie est alertée et fait un barrage copieux de F.M. et de grenades, mettant l'ennemi en fuite.
L'alerte passée, des volontaires se présentent spontanément pour aller occuper les trous d'obus des guetteurs devant les réseaux boches, afin de prévenir toute tentative nouvelle.
Cet échec avait suffi, les Allemands n'y revinrent pas.

Après le Mort Homme, c'est le 304 en novembre.
Le secteur est mauvais, c'est le désert de la boue et du froid.
D'innombrables cadavres du 4e Zouaves sont enterrés à fleur de sol.
On ne peut donner un coup de pioche sans piquer dans un thorax ou ramener un membre humain à demi consumé.
Les hommes souffrent de la gelure des pieds, ils se pelotonnent dans des niches de boue, ils ne se plaignent pas, ils sont admirables …. inconsciemment.
Le 6 décembre, il gèle à pierre fendre.
Les Boches que nous dominons, font un rude effort pour avoir vue sur la plaine qui les inquiète ; ils arrachent le saillant de Kieffer à un autre régiment.
Le 261e, en deuxième ligne, reçoit l'ordre de contre attaquer.
Il remonte les pentes pénibles du 304, reprend une partie du saillant de Kieffer et, pendant deux nuits consécutives, sous un feu de mitrailleuses qui ne cesse pas, il creuse une nouvelle tranchée de première ligne à 10 mètres du Boche impuissant à l'en empêcher.
Puis les étapes continuent sur le front de la Meuse.
C'est le Bois d'Avocourt où les hommes sont dans des trous de neige, les sections et demi-sections ne pouvant communiquer entre elles que de nuit ; c'est Avocourt et Vauquois dans le secteur desquels le régiment passe le printemps et l'été.
Là, rien ne lui est épargné, ni la canonnade, ni les gaz toxiques, ni les coups de main, qui d'ailleurs ne réussissent guère aux Boches, tandis que les nôtres y sont plutôt heureux.

Le 6 décembre 1917, le 6e Bataillon monte remplacer le 5e au quartier de la Branière, à Vauquois. Il est sur place à minuit.
Vers 5 heures du matin, le soldat **Pierre EXBRAYAT** et le soldat **ROBBE**, de la 23e Compagnie, qui sont de garde au P.P. viennent de toucher le ravitaillement des avant-postes. **ROBBE** va les porter au P.P. de droite, **EXBRAYAT** au P.P. de gauche.

Anne Marie Hauswirth

Dans le boyau de communication, un de ses camarades prévient **EXBRAYAT** que les Boches ont envahi le P.P. de droite et s'avancent vers le P.P. de gauche.
EXBRAYAT lâche son ravitaillement et se précipite vers le P.P. du centre qu'il trouve abandonné ; mais il entend dans les réseaux des bruits significatifs.
Il saisit des grenades et, là, tout seul, il combat jusqu'à épuisement des deux caisses qu'il a sous la main.
L'alerte gagne les autres P.P. qui besognent aussi ardemment.
Les Boches s'arrêtent puis s'enfuient, mais 3 d'entre eux sont tués et, la nuit suivante, leurs cadavres, retirés des réseaux, sont rapportés dans la tranchée française.

Quelques semaines plus tard, le 4 mars, toujours devant Boureilles, le groupe franc du 4e Bataillon tente une sortie ; l'armée veut des renseignements, il lui faut des prisonniers.
Nos lurons, très décidés, très entraînés, vont simplement faire une visite de nuit en face, et, à l'aube, 3 Boches sont amenés au P.C. du Colonel **SIMONI**, la mine déconfite, encadrés par les visages radieux des hardis garçons qui sont allés les cueillir.
Ici, doit s'arrêter cette brève notice.
A l'heure où elle est écrite et depuis le 1er septembre, d'autres rayons d'héroïsme sont venus s'ajouter à ceux qui composent la couronne de gloire de notre régiment.

On dira plus tard comment dans la nuit **du 8 septembre,** un de nos jeune commandant de compagnie, le Capitaine **LECA**, pressentant un mauvais coup de la part des Boches, les attendit avec 10 de ses hommes au passage qu'il avait prévu.
Les Boches vinrent, ils étaient 60.
Froidement **LECA** les laissa s'approcher jusqu'à 4 mètres de sa tranchée, puis se dressant avec ses 10 poilus, il hurla « En avant » et les grenades de pleuvoir.
Terrifiés les Boches s'enfuirent, laissant aux mains de cette poignée de gaillards 4 morts et 1 blessé qui furent ramenés dans nos lignes.
Ce joli coup d'audace, permettait au Lieutenant Colonel **LE MERDY**, commandant le régiment, d'identifier l'unité ennemie récemment arrivée devant nous, le 20e Bavarois.

Tournons cette page écourtée du Livre d'Or du 261e que, je l'espère, on écrira plus tard au complet, avec les noms de tous ceux qui, l'âme sereine, allèrent avec le régiment au suprême sacrifice.
Talons joints, la droite au front, saluons nos grands morts et, les yeux rivés au drapeau, symbole de la Patrie, inspirons nous jusqu'à la fin de la lutte de la magnifique leçon qu'ils ont donnée.

CHAPITRE IV

Du 1er septembre 1917 au 30 juin 1918

Après avoir tenu pendant un an et demi les tranchées des différents secteurs de la Meuse (Mort Homme, Cote 304, Avocourt, Vauquois) le régiment fut envoyé au grand repos au camp de Mailly.
Le séjour dans la plaine de Saint Ouen ne fut pas très gai ; toutefois sous leurs baraquements, les hommes purent goûter un repos tranquille et détendre leurs nerfs loin du fracas des canonnades.
Au bout d'un mois, l'ordre vint de se rendre par étapes à Francheville (Marne) pour travailler à l'établissement d'un polygone destiné à l'artillerie.

Amicalement

On s'y rend, et huit jours après, nouvel ordre : le régiment reprend la route pour une destination inconnue.
Il cantonne le premier soir à Bussy-Lettrée, le deuxième à Vatry. C'est là, que dans la soirée du 27 octobre, lui parvient l'ordre d'embarquement en chemin de fer.
Dans la nuit du 27 et la journée du 28, 5 trains sont mis à sa disposition à la gare de Sommesous (Marne).
On part où ?
Le Colonel lui-même l'ignore, l'ordre de transport qui lui est remis porte la mention « Saint Florentin ».
C'est la gare de bifurcation des lignes de l'Est et du PLM ; arrivés là, on sera fixé.
On y fut le lendemain, et c'est sans regrets qu'on vit les trains emportant le régiment, tourner le dos à la direction des Flandres.
On descendait vers le sud, aucun doute n'était possible ; les journaux annonçaient depuis quelques jours les exploits de l'ennemi sur le front d'Italie.
Les colonnes autrichiennes, renforcées de divisions allemandes, avaient prononcé une violente offensive sur la droite italienne, du côté de l'Adriatique.
La Deuxième Armée qui s'était vaillamment comportée sur l'Isonzon, sourdement travaillée par les louches émissaires de l'Allemagne, emportée comme par un vent de panique, s'était repliée en désordre, et les vagues de l'invasion se répandaient dans la plaine vénitienne.
La perle de l'Adriatique était menacée.
La France assumait encore la haute mission d'aller rétablir l'ordre sur cette frontière entamée.

Le corps expéditionnaire se composait de deux corps d'armée, le 12^{e} et le 31^{e}, et deux divisions de chasseurs.
Avec l'artillerie, le génie, et les services, une centaine de mille hommes au plus.
Il ne déplaisait pas au 261^{e} de faire partie de cette 10^{e} Armée, désignée pour faire flotter nos trois couleurs près des anciens champs de bataille de l'épopée napoléonienne et piquer la blancheur des Alpes de la note gaie des uniformes bleu horizon.
La mission avait un double but : concours réel, réconfort moral. La sœur latine, à cet instant, semblait avoir besoin de l'un et l'autre.
Dijon, Lyon, Valence, Arles, Marseille, le ruban se déroulait sous les 5 trains joyeux où tant de poilus aux portières retrouvaient des paysages aimés.
La nouvelle de notre départ avait, on ne sait comment, fait la traînée de poudre, beaucoup de familles étaient au courant.
A partir de Lyon, des femmes, des sœurs, des mères, des vieux papas s'égrenaient sous les marquises des gares, petites et grandes, heureux de revoir et d'embrasser leur cher soldat, anxieux aussi de l'inconnu vers lequel il allait.
A Marseille les groupes sont nombreux sous le vaste hall ; on s'embrasse, on essuie une larme furtive. C'est comme une seconde mobilisation ; le régiment qui s'est bravement conduit en France depuis trois ans, va maintenant se battre à l'étranger.
De Marseille à Vintimille, les trains longent la côte d'Azur ; Toulon, Fréjus, Canne, Antibes, Nice, Monaco, Menton, San Rémo.
De cette journée d'hiver, le ciel est pur, l'air tiède, le soleil brille et la mer étincelle ; les soldats sont émerveillés, cette belle terre de France ne veut pas laisser partir ses enfants sans qu'ils emportent son plus doux sourire.
29 et 30 octobre : les trains filent à travers l'Italie septentrionale ; les populations sont occupées aux travaux des vendanges, elles acclament nos soldats, elles apportent des flasques de vin à leurs wagons.

On arrive en gare de Vérone ; il semble bien qu'on nous dirige vers la plaine où les Autrichiens sont descendus. Un crochet, et la vapeur emporte le régiment vers le Lac de Garde.
Est-ce donc pour le Trentin, Peschiera, Desenzano ; c'est ici le point terminus de notre course sur rails.
On débarque dans la nuit du 1er novembre, état major, compagnie hors rang ; 3e et 6e bataillons ; le 4e n'arrive que le lendemain et il fait son entrée dans la jolie station du Lac de Garde, drapeau et musique en tête.
La foule fait fête au régiment français.
Les officiers italiens, au nombre d'une centaine, organisent une réception cordiale pour le soir même, et la liaison s'établit immédiatement aux cris de « Vive la France ! Vive l'Italie »
Le 3 novembre, nous partions pour le cantonnement qui nous était assigné, à une vingtaine de kilomètres plus loin.
C'est dans la petite ville de Salo que pendant quelques jours, le 261e attendit que la concentration du 31e Corps d'Armée fut terminée.
L'entrée du 261e à Salo restera dans le souvenir des officiers et des soldats.
De tous les balcons, les fleurs pleuvaient sur leur passage, et huit jours après, leur départ fut salué de vivats plus nourris et de bouquets plus nombreux.
C'est là que le régiment reçut la visite du Ministre de la Guerre, **M. PAINLEVE** ; là aussi qu'au cours de réceptions réciproques, il entre directement en contact avec la population et l'armée italienne. Son rôle moral commençait …… en attendant qu'il lui soit donné de remplir l'autre.

Le 12 novembre, ordre de départ.
Par les belles routes qui ceinturent le lac, le régiment regagne Desenzano ; cinq jours durant, il va parcourir cette région pittoresque de l'Italie septentrionale.
Il cantonne d'abord à Sandra, puis à Chievo, à Soave, ancienne citadelle que dominent les ruines du manoir féodal de Scaliger.
Le 17, il arrive à Vicence, c'est le but de sa course. Sa mission va consister à mettre cette ville en état de défense pour empêcher les Autrichiens, à toute aventure, de franchir le Bacchiglione.
Les troupes sont cantonnées dans les faubourgs ; la vie y est facile, peu coûteuse, les hommes travaillent de bon cœur.
Mais les contreforts des Alpes sont là, en face de nous, l'ennemi est de l'autre côté. C'est le point de direction de l'expédition française.
Le 2 décembre, le régiment quitte Vicence, les vieux palais décorés de fresques et la place des Seigneurs aux ogives élégantes pour une deuxième ligne dont nous allons continuer l'organisation commencée par les Italiens.
Nous passons successivement à Monticello, Cusinati, Altivole, dans la région de Montebelluna et nous voici le 5 décembre à Crespignaga.
Le 10, une autre étape nous porte aux environs de Bassano.
La ville est bombardée, les canons et les avions autrichiens y tonnent brutalement tous les jours.
Pendant ce temps, un de nos bataillons de chasseurs s'est emparé, dans une brillante action, des positions occupées par les Autrichiens sur le Mont Tomba et le 7 janvier, nous prenons ce secteur encore jonché de cadavres et des débris de la bataille d'hier.
Les lignes sont à 900 m d'altitude, la montée est dure sur les sentiers ardus et glissants.
Nos troupiers s'en tirent à merveille et sont récompensés par l'admirable point de vue qui s'étend sous leurs yeux au soleil levant.

Ami est trami

A leurs pieds, le Piave déroule ses anneaux tortueux baignant cinq villages, un peu démolis mais vides d'Autrichiens ; en face, la chaîne des cimes blanches et derrière, aperçue quand la brume se déchire, Venise avec ses campaniles et ses flèches.
On distingue l'Adriatique.
C'est évidemment supérieur au désert de la cote 304.
Dans ces excavations de rocs, nids d'aigles surmontant des à-pic, nos hommes ont une impression de sécurité et se demandent quel miracle pourrait forcer les défenseurs à abandonner pareilles positions. Les gaz et le canon paraissent impuissants pour des raisons différentes.
Quant à l'assaut, pas besoin de grenades, disent-ils en riant.
Des pierres suffiraient pour repousser l'assaillant.
Du 7 janvier au 12 février, le régiment reste dans le secteur du Mont Tomba et du Mont Fenera, premières lignes et réserve alternativement.
Nos pertes sont légères derrière ces redans naturels à l'épreuve des obus, même de gros calibre, et l'Autrichien ne se montre pas.
Nos patrouilles nocturnes ont beau fouiller toutes les nuits en avant des lignes, c'est à peine si elles réussissent à prendre contact ; l'ennemi se tient sur une prudente réserve.
La relève a lieu le 12 février ; un autre corps d'armée français vient nous remplacer et nous descendons vers les cantonnements de repos dans la plaine.

De nouveau, le régiment prend la route et traverse successivement Asolo, Cortiglione, Ponte Storto, Castione, Pozzoleone et arrive à Castelnuovo où cantonnent l'état major, la compagnie hors rang et un bataillon, tandis que deux autres sont à Isola di Malo et Vallugana.
Jusqu'au 22 mars, la situation est sans changement.
A cette date, le 261e reçoit l'ordre de se porter par étapes dans la région de Villafranca (sud ouest de Vérone).
Le 23, il cantonne à Montecchio, le 24 à Montebello où il est arrêté.
Cet arrêt brusque dans son mouvement coïncidant avec les nouvelles qu'on reçoit de France où se produit la ruée boche sur le front tenu par les troupes anglaises, fait penser que notre campagne d'Italie pourrait bien se terminer plus tôt qu'il n'était prévu.

En effet, le 26 mars, l'ordre de s'embarquer nous arrive sans nous surprendre et nous refaisons le même voyage par les rives ensoleillées de la Côte d'Azur.
Cette fois, c'est le printemps de France qui nous accueille.
Après avoir contribué à maintenir le bon renom de notre armée par-delà les monts, nous revenions contribuer à défendre le sol de la patrie encore une fois menacé par les hordes débordantes venues du Rhin, ramenées surtout, hélas ! des frontières orientales où la défection des Russes – suprême honte de l'histoire – a rendu leur présence inutile.

Le régiment débarque à Beauvais le jour de Pâques.
Pâques sanglantes mais Pâques glorieuses et fières quand même, car d'ici peu, sous Amiens, il va être jeté dans la bataille où il restera vingt cinq jours et vingt cinq nuits sous de terribles et quotidiens bombardements, sans rompre d'une semelle, et lorsqu'il sera relevé, les nerfs tendus à leur paroxysme, mais sa volonté toujours bandée, 500 des siens manquent à l'appel.
La nuit du 10 au 11 avril était une nuit sans lune, tellement sombre que les hommes de la compagnie hors rang étendus sur la berge de la route, attendant leurs guides, hélaient les fourgons d'artillerie pour ne pas être écrasés par eux. Le régiment montait au bois Senécat, relevé le 12e Cuirassiers à pied qui, monté à 2500 hommes n'en possédait plus que 800.

Ancestrami

L'offensive boche déclenchée sur Amiens avait échoué mais l'ennemi s'était emparé de Montdidier et cherchait, par d'incessantes attaques, à briser la charnière franco-anglaise exactement située à Hangard.
Nous allions tenir la ligne depuis la petite rivière la Luce jusqu'au village de Moreuil.
Là, pas de tranchées comme dans la Meuse, pas d'abris, rien que la toile de tente dans le bled nu et changeant suivant les fluctuations de la bataille.

Le 261e arriva sur les positions entre minuit et une heure du matin, après une marche pénible marquée d'un obus malheureux qui fit, au pont de Dommartin, une dizaine de victimes.
Une attaque était décidée pour le 11 au petit matin. Le régiment à notre droite (335e) devait s'emparer du bois du Gros Hêtre, et nous devions soutenir son attaque et progresser à sa hauteur.
En effet notre quatrième bataillon, liant son mouvement à l'action de droite, avance de 400m dans le bois de Senécat ; mais le Gros Hêtre, pris d'abord par le 335e est reperdu par lui et, trop en flèche, dans une position dangereuse, nous devions nous replier, abandonnant le terrain conquis au prix d'une trentaine de morts et de blessés.

Le 18, une autre attaque est montée ; nous y participons avec le 339e, le 87e, le 36e le 32e, le 311e, en tout une douzaine de bataillons.
L'objectif est plus large ; il comprend le bois Triangulaire, le bois Senécat, celui du Gros Hêtre et, éventuellement, les villages de Castel et de Moreuil.
Douze chars d'assaut prennent part à l'action.
Elle réussit parfaitement à gauche où nos troupes s'emparent du bois Triangulaire, du bois de Senécat et des lisières de Castel.
Les mitrailleuses boches paralysent l'avance à droite.
Néanmoins 600 prisonniers allemands défilent au PC du colonel et nos troupes rapportent quantité de mitrailleuses légères et du matériel pris à l'ennemi.

Le 24 au matin, les Boches essaient une revanche.
Ils veulent Amiens à tout prix, et après une préparation d'artillerie courte mais serrée, lance violemment leurs compagnies à l'assaut depuis Villers-Bretonneux jusqu'à Moreuil.
Sur le secteur de la 64e division d'infanterie, leur avance est immédiatement enrayée par la magnifique résistance de nos hommes ; l'ennemi pénètre dans le bois Triangulaire et prend pied sur la cote 82 d'où une brillante contre attaque de nos hommes la chasse immédiatement.
Le 2 mai, nous attaquons encore pour reprendre le bois Triangulaire.
On y réussit en partie et l'on fait des prisonniers.
Enfin dans la nuit du 4 au 5 mai, nous voyons arriver le groupe de chasseurs alpins qui vient nous relever.
Il y a vingt cinq jours que le régiment est là, attaquant ou attaqué, toujours en alerte, sous un bombardement presque continuel, savamment nuancé d'obus toxiques qui nous contraignent pendant des heures au port du masque.
Notre division a tenu sans faiblir le secteur le plus mauvais du front à ce moment là ; nos hommes vivant dans les conditions les plus misérables, ont fait preuve d'une énergie surhumaine, et lorsqu'ils redescendent, ils ont atteint la limite extrême de la résistance que peut offrir un organisme humain.

Néanmoins, grâce à toutes les précautions prises, aux quelques travaux fiévreusement exécutés la nuit, pendant les rares heures calmes, nos pertes sont moins lourdes que celles d'autres régiments en lignes comme nous ; sur les 500 hommes hors de combat, nous n'avons qu'une soixantaine de morts et parmi eux, un seul officier, le Capitaine **DUVERNAY**,

commandant la 19e compagnie, officier distingué autant que charmant camarade, qu'un obus imbécile vient broyer à l'entrée de son abri quand il dictait ses ordres à son fourrier.

Pour gagner le cantonnement de repos auquel il a droit, le régiment s'arrête d'abord à **Saint** Sauflieu, puis à Loeuilly et à Grez, où il arrive le 7 mai après une marche fatigante de 25 km.
Ce n'est qu'une halte de deux jours.
Les 9 et 10 mai, il embarque en chemin de fer à Marseille en Beauvaisis pour une destination inconnue, comme toujours.
On arrive à Toul à 20 heures, on débarque et l'on reprend la route.
C'est entre 2 et 3 heures du matin qu'on pénètre à Liverdun, joli nid de verdure sur la Moselle ; mais à cette heure, les hommes sont bien las.
Où va-t-on coucher ? Comment va-t-on nous recevoir ?
Excellente terre lorraine, doublement française, nous allons bien vite connaître la douceur de ton accueil.
Aux premiers appels, les habitants se lèvent, ils s'empressent avec une bonne grâce que nous n'avons rencontrée ni dans la Somme ni dans la Meuse, pour loger les officiers, les hommes, les chevaux, et une heure s'est à peine écoulée que le régiment tout entier dort dans des lits confortables ou sur la bonne paille souple et chaude, du sommeil de gens qui ont accompli un rude effort et dont la journée est finie.
Pendant huit jours, le 261e goûta le charme prolongé de cette hospitalité écossaise, et c'est avec une pointe de regret que les 19, 20 et 21 mai, ses bataillons quittèrent le charmant village lorrain pour prendre la garde à la frontière même, au sud est de Pont à Mousson, dans les baraquements de la forêt de Facq, en bordure du ruisseau de la Seille dont le filet d'argent marque en face de Cheminot, la limite entre la Lorraine française et la Lorraine annexée.
Des observatoires de Mousson et de Sainte Geneviève le panorama verdoyant se déroule à nos yeux. La vallée de la Moselle court entre les collines et, là-bas, vers le Nord, le cœur un peu serré, nous apercevons nettement Metz, la prisonnière de 70, avec les flèches de ses églises et les hangars de Frascati, la captive aux tresses blondes que nous voudrions tant délivrer.

CHAPITRE V

Du 1er Juillet 1918 à la fin de la campagne

Le secteur de Lorraine est réputé secteur de repos, en ce sens que les opérations allemandes de moyenne et de grande envergure se développent plus au nord de la ligne de front, vers Amiens et Château Thierry.
Ici l'ennemi harcèle avec son artillerie nos troupes à couvert sous les bois.
Il connaît nos emplacements, nous force à les changer souvent, et, la nuit, de part et d'autre, c'est la guerre d'embuscade et de guérillas : patrouilles et incursions continuelles où nous perdons du monde et qui nous coûtent deux excellents officiers : les Lieutenants **BENECHEE** et **GROS BURDET**.

Cependant, les nouvelles qui nous parviennent sont un peu inquiétantes, le Boche semble décidé à jouer ses dernières cartouches ; le blocus a réduit la bête qui se rue dans un suprême effort.
L'ennemi a réussi à creuser une nouvelle poche entre Soissons et Reims ; il s'est emparé de Château Thierry, il a passé la Marne à Dormans ; Paris est de nouveau menacé comme en 1914.
L'heure est grave.

Réussira-t-on une deuxième victoire de la Marne ? Pourquoi pas ? Que peut-on demander aux poilus qui soit au-dessus de leur vaillance ?

Ceux de Verdun, de l'Yser et de la Champagne sont encore là, eux ou leurs frères et quand le 18 juillet**, FOCH**, généralissime des armées alliées, renouvelant le geste de **JOFFRE** quatre ans auparavant, se lève et dit « ***C'est le moment, nous les avons*** », le front français s'ébranle tout entier, irrésistiblement, pour l'offensive générale.
C'est fini, on ne s'arrêtera plus.
Mais il faut que tout le monde soit là, car l'entreprise est formidable et la besogne immense.
En trois mois, les lignes de repli successives, les lignes de retranchements puissamment organisées par l'ennemi au cours des deux dernières années vont tomber une à une dans la marche triomphale et sanglante des troupes alliées.
Dans les premiers jours d'août 1918, le 261e est relevé par un régiment américain bien organisé et plein de confiance.
On lui remet le secteur et le 10 août, on s'embarque pour Orrouy, au sud de la forêt de Compiègne. On traverse à pied la région dévastée de Vic sur Aisne et, le 23, on arrive à **Vassens.** Le Boche, brusquement arrêté, se déconcerte et recule sous la poussée de l'armée de **MANGIN** (10e Armée) à laquelle nous appartenons.

Dans la nuit du 23 au 24, le régiment relève le 169e régiment d'infanterie à la ferme de Montécouvé (région de l'Ailette entre Soissons et Coucy le Château).
Il n'y a plus de tranchées, c'est la guerre de mouvement.
La ligne ennemie a été enfoncée, c'est la poursuite ; mais nous trouverons le Boche s'accrochant désespérément au moindre repli de terrain, avec une accumulation de mitrailleuses qui dépasse toute imagination.
Le soir du 24, le 6e bataillon attaque derrière un barrage roulant, progresse et s'empare de la deuxième ferme de Montécouvé.
Il est arrêté par un feu formidable partant du remblai de la voie ferrée Soissons-Crecy au Mont. Là tombent le Capitaine **BOUQUIOU**, de la 22e compagnie, avec une soixantaine d'hommes.
Le 25, à 5 heures, une violente contre attaque ennemie est repoussée grâce à la belle attitude du 5e bataillon, commandé par le Capitaine Adjudant Major **LAFARGE**.
Le Lieutenant **BARBASTE** y trouve, à son poste de combat, une mort glorieuse.

A 10 heures du matin, sans laisser à l'ennemi le temps de souffler, les 4e et 6e bataillons du 261e régiment d'infanterie repartent en avant, encadrés par ceux des 340e et 90e régiments d'infanterie. Nos hommes sont électrisés.
La 14e compagnie tourne habilement une masse allemande qui résistait à outrance et parvient à lui faire 200 prisonniers, seigneurs de marque, chasseurs et garde impériale.
Le Lieutenant **VIGNE** et sa compagnie (la 14e) seront cités à l'ordre de l'armée le 10 octobre pour cette brillante opération.
Un troisième camarade est tombé là, le Lieutenant **BERTHIER**, tué à la tête de ses hommes.
Quarante huit heures de repos dans les « creutes » de l'arrière front, et le 261e, très diminué en dépit de l'arrivée de quelques renforts, remonte en ligne le 28 août pour participer à l'attaque de toute l'armée.
L'ordre est : « Plus d'objectif déterminé, pousser à fond ».
Le 29, à 5h25 le régiment s'élance, deux bataillons en ligne, le 6e en réserve ; les tanks sont de la fête.
On gagne du terrain mais il y a trop de nids de mitrailleuses ennemies ; la mort est partout à la fois ; on est obligé de s'arrêter après avoir dépassé les limites du possible.

400 hommes sont tués ou blessés et nous avons perdu le Commandant **AUBERGE,** les Lieutenants **TOURRAINE** et **ALLAIN.**

La nuit suivante, les chasseurs nous relèvent.
Encore deux jours de détente dans les « creutes » comme disent les poilus, « on va remettre çà ».
Le 2 septembre, le 261e est au feu avec les chasseurs et la division marocaine à sa gauche.
A aucun moment il ne se laissera devancer d'un pouce par ces troupes d'élite.
L'attaque a lieu en plein jour ; à 14 heures, d'un bond, le 6e bataillon franchit 2km et dépasse le village de Béthancourt.
C'est là qu'est tué le Sous Lieutenant **GASTINEL**.
Nous voici au débouché nord du ravin des Ribaudes, en plein marais, mauvais terrain semé d'embûches, face au canal de l'Oise à l'Aisne.

Ordre nous parvient de franchir le canal.
Le passage est impossible par l'écluse que nous commandions mais que les allemands noient sous un déluge d'obus et de balles.
C'est alors que le 22e et 23e compagnies traversent audacieusement au port du canal et vont assaillir la ferme de Grandchamps sur la rive nord.
L'ordre de franchissement est exécuté.
Tournés par l'habile manœuvre du 6e bataillon, les Boches abandonneront à la faveur de la nuit, les abords de l'écluse, et la 21e compagnie, aidée du génie, pourra y jeter une passerelle.

La bataille continue sans repos et sans trêve ; **FOCH** tient l'adversaire à la gorge et il ne desserrera pas l'étreinte avant le 11 novembre.
Successivement, le régiment se bat le 5 septembre dans la région du « Banc de Pierre » où nous attaquons sur le front du village de Loeuilly, parvenons à la ferme de la Folie, ayant gagné 3km de terrain ; puis le 7, nous enlevons la ferme de la Raque sous les feux du Mont des Singes en capturant des prisonniers du 3e Grenadiers de la garde.
Le 9, refoulant toujours l'ennemi, nous sommes au nord de Vauxaillon où les chasseurs nous relèvent.
Cet effort nous a fait reprendre 7km en profondeur mais il nous a coûté 200 hommes et 2 officiers, les Lieutenants **GASTINEL** et **DUCREUX**, tombés au champ d'honneur.

Depuis un mois, le 261e, réputé bon régiment de secteur, est de ceux qui s'acharnent au nettoyage du territoire.
Devant lui, c'est la garde impériale allemande qui bat en retraite. Allant, souplesse, initiative, il avait déjà donné des gages de ces qualités ; il vient de les confirmer hautement.

Après quelques jours de repos à Mortefontaine (Aisne), le régiment remonte le 21 septembre, dans la Somme (Armée **DEBENEY**), la Somme dont nous avons gardé le chaud souvenir après notre passage au Bois de Sénécat.
Nous n'allons pas à une nouvelle bataille ; c'est la même, immense, acharnée qui a embrasé tout le front.
Le 28 septembre, nous ne faisons que rentrer dans l'action en prenant joyeusement la direction des lignes, joyeusement parce que tous, jusqu'au plus humble poilu, sentent l'effondrement prochain du colosse germanique. Après avoir traversé Montdidier, nous arrivons au sud de Saint Quentin.

Devant nous, la fameuse ligne « Hindenburg ».

Anne Marie Hauswirth

Le 3 octobre, le régiment attaque dans le secteur de la Drave.
Six jours durant, il se bat contre un ennemi qui fait preuve, se sentant perdu, d'une redoutable ténacité, celle du désespoir.
Il emploie en abondance les mitrailleuses, les M.W. et les tirs d'artillerie ; nos pertes sont sévères mais nos artilleurs ont écrasé les défenses allemandes et, dans la nuit du 8 au 9, le Boche, harassé, sentant craquer toute sa ligne, se retire prudemment pour éviter un désastre.

Le 9, nous poussons en avant, occupant le village de Marcy et reprenons contact avec l'ennemi au-delà de la ligne « Hindenburg » enfin franchie.

Le 10, le Général **DEBENEY**, fier de son armée et de ses succès, lui lance l'appel que voici :
1re Armée
Etat Major QG le 10 octobre 1918
3e Bureau

Ordre n° 152

Soldats de la 1e Armée (1)

En douze jours de lutte acharnée, vous avez, à côté de nos alliés britanniques, rompu la fameuse position Hindenburg, et les Allemands vaincus ont dû abandonner précipitamment les champs de bataille de Saint Quentin, laissant entre nos mains plus de 5000 prisonniers.
Vous avez supporté de dures fatigues, mes Camarades, pendant ces deux mois de combat et de stationnement dans une région méthodiquement dévastée ; mais ce spectacle de nos pauvres villages en ruines, de nos arbres mutilés, de nos maisons minées et pillées, en soulevant votre indignation, a décuplé vos forces.
Fiers d'avoir votre part dans les grands résultats obtenus sur tout le front de France, vous marcherez avec plus de confiance encore. Car, vous l'avez prouvé, la force est passée au service du droit et l'heure de la justice va enfin sonner, l'heure qui est marquée depuis quarante huit ans au clocher de Strasbourg.
En avant !
Général DEBENEY

1) dont fait partie le 261e régiment d'infanterie

Alors la poursuite va recommencer.
Nous atteignons Fontaine Notre Dame, puis Montigny en Arrouaise.
Le 14 octobre, le régiment est relevé et part en réserve de DI.
Nos camarades du 339e continuent le harcèlement impitoyable.
Le Boche a repassé l'Oise.
Ce sont les dernières convulsions.
Le 25 octobre, le régiment reprend Tupigny, ses emplacements de combat sur les bords du canal.
En face, les pentes boisées que les Boches ont farci de mitrailleuses et de M.W. et d'où ils nous arrosent copieusement de projectiles de toute sorte.
L'unique route qui nous dessert est bombardée par l'artillerie adverse, et le ravitaillement est difficile.
Le génie a préparé des passerelles mais après plusieurs tentatives infructueuses de lancement, on est obligé d'y renoncer.
Notre artillerie donne alors sans relâche et un gros effort général est décidé pour le 4 novembre.

Amestramil

Nos trois bataillons doivent marcher.
Ce jour-là, dès 5h45, le front tenu par le régiment prend feu subitement, comme celui de l'armée tout entière.
La compagnie 8/64 du génie réussit, dans cet enfer, à jeter ses passerelles ; les 5e et 6e bataillons bondissent sur l'autre rive et, le lendemain 5, tous les objectifs sont atteints et dépassés.
Pour notre part, nous avons fait un nombre important de prisonniers, dont plusieurs officiers, appartenant à trois régiments différents, et pris une grande quantité de matériel.
Le 7, quand le 261e quitte le champ de bataille, nous sentons que le Boche ne résiste plus et nous éprouvons quelque fierté, malgré nos pertes sanglantes, malgré tant de camarades, officiers et soldats, tombés pour la grande cause, à avoir contribué à le mettre à genoux.

Ces trente quatre jours de bataille ininterrompue valurent au régiment la citation suivante à l'ordre du corps d'armée en date du 15 décembre 1918.

« Régiment qui s'est signalé par son endurance et sa ténacité. Après s'être emparé, sous le commandement du Commandant **CHAPENOIRE** des villages de Neuville Saint Amand et d'Homblières, a franchi de vive force, le 4 novembre, sous les ordres du Lieutenant Colonel **LE MERDY** le canal de la Sambre, et a contribué par sa manœuvre au succès des opérations de la journée.
*Le **Général de FONCLARE**, commandant le 15e C.A*
Signé : **DE FONCLARE**

Etoile d'or s'ajoutant aux deux étoiles d'argent de notre drapeau.
Le 261e descend des lignes, la guerre est finie pour lui.
En effet, une traînée de poudre se répand dans tout l'arrière front : les Allemands demandent l'armistice.
Le 11, la formidable nouvelle gagne la colonne du régiment en marche.
L'armistice est signé, les hostilités sont suspendues.

Le Lieutenant **Colonel LE MERDY** fait commander **« halte ! ».**
On rend les honneurs au drapeau en signe de glorieuse allégresse, et le chef de corps, gagné par une émotion qui se propage dans tous les cœurs, annonce officiellement la victoire de la France et de ses alliées.
Les combats sont terminés, la bataille a pris fin, les armées restent néanmoins l'arme au pied, attendant les ordres, conséquence du nouvel état de choses.
Le 14 novembre, le 261e cantonne près de **Breteuil (Oise)** jusqu'au 2 décembre.
Le 3 décembre, il prend la route direction du sud.
C'est Cormeilles, Maisoncelle, Laversine, Hondainville, et, enfin Neuilly sous Clermont qui nous reçoit du 8 au 17 décembre.
A cette date, l'ordre attendu nous parvient et c'est l'embarquement en chemin de fer pour la bonne terre d'Alsace redevenue française.
Le 19, nous débarquons à la Chapelle au pied des Vosges et cantonnons à Fraize, une jolie petite ville qui nous fait un accueil charmant.
De là, le régiment ascensionne vers le col de Saales, à travers un paysage vert et blanc de sapins et de neige.
Soudain, au bord du fossé, un poteau que tous les yeux cherchaient, à demi renversé : c'est l'ancien poteau frontière.
Spontanément, la colonne s'arrête, la *Marseillaise* jaillit et le drapeau sort de sa gaine.

Amicalement

Vieux symbole germanique découronné, les poilus qui sont là et leurs frères t'ont dépouillé de ta valeur territoriale, tu n'es plus bon qu'à faire chauffer la soupe de la roulante.
Nous sommes en Alsace reconquise ; partout les drapeaux tricolores, des guirlandes de verdure, le salut large et grave des hommes, le sourire confiant et reconnaissant des femmes.
A Saulxures, nous passons la nuit de Noël ; d'autres Noëls précédents furent moins gais, entre autres celui de 1916, que le régiment passa au bois d'Avocourt, dans quelles misérables conditions.
Mais le Noël de Saulxures efface tous ces pénibles souvenirs.
Les soldats sont logés chez l'habitant, mais l'habitant ne leur a pas donné sa grange et sa paille ; tous les hommes couchent dans des lits, ont pris place à la table de la famille, vont avec leurs hôtes à la messe de minuit et réveillonnent joyeusement avec la douce illusion d'être chez eux, choyés par les leurs.
Le 25, c'est Wisches, le 26 Westhoffen, le 27 Griesheim et enfin le 28, nos cantonnements définitifs au nord de Strasbourg : 4e bataillon à Killstedt, 5e à Gambsheim, sur le Rhin, Etat major et 6e bataillon à Hoerdt.
Partout le régiment avait été l'objet de réceptions enthousiastes où éclatait l'émotion ardente, parfois naïve, toujours sincère, de ces populations qui nous ouvraient leurs bras et leurs cœurs comme on les ouvre à des êtres chers qu'on croyait perdus et qu'on a enfin retrouvés.
A Hoerdt c'est le même accueil cordial, bien que les gens du pays ne parlent que le patois alsacien, incompréhensible à la plupart d'entre nous.
Mais pour ces braves gens, nous sommes les « Français », c'est à dire leurs frères d'avant 1870 qui les ont libérés du joug odieux de l'étranger. Les concerts et les bals se succèdent.
Nos alertes sonneries, les marches entraînantes de notre musique, les trois couleurs éclatantes du drapeau provoquent la joie exubérante des Alsaciens chaque fois qu'ils les entendent ou qu'ils les voient.
Le 16 janvier, c'est la grande fête à Hoerdt.
Le général de division vient épingler solennellement l'étoile d'or au drapeau et la croix de guerre avec palme au fanion de la 14e compagnie.
Aux applaudissements de tous, le général donne lecture de la citation du régiment à l'ordre du corps d'armée et de la citation de la 14e compagnie à l'ordre de l'armée.

Le Général commandant la 10e Armée cite à l'ordre de l'armée la 14e compagnie du 261e régiment d'infanterie.

« Le 25 août 1918, sous le commandement de son chef, le Lieutenant VIGNE, s'est élancé à l'attaque avec un entrain, un courage et un mépris du danger merveilleux. A manœuvré sous le feu de l'ennemi avec le même calme et la même cohésion qu'au terrain de manœuvre et a ainsi réussi à capturer à elle seule, en réalisant habilement l'enveloppement des groupes ennemis, 120 prisonniers parmi lesquels 3 officiers et 18 sous officiers. »
Le 10 octobre 1918
Signé : **MANGIN**

Ajoutons que, pour sa belle conduite, le Capitaine **VIGNE** avait été décoré de la Légion d'Honneur sur le champ de bataille.
Le soir de ce jour, les jeunes filles de Hoerdt s'attardèrent longuement avec nos poilus, corrects et bons enfants, au bal qui termina cette fête.
Mais le régiment ne fit pas que danser en Alsace ; il remplit là, comme il l'avait fait en Italie, le rôle de propagande morale qu'un Français ne doit jamais négliger.
Dans les villages occupés par le 261e, on n'attendit pas que des instituteurs français fussent envoyés officiellement par l'Administration pour rapprendre notre langue aux petits alsaciens.

Des militaires du régiment vinrent dans les écoles faire la classe en français ; des cours du soir furent institués pour les adultes et, sur les tableaux noirs de notre Alsace, c'est « Vive la France » qui remplaça le « Deutschland über alles » qu'on y avait lu pendant quarante huit ans.

C'est dans cette atmosphère aimable et reposante, dans la sérénité du grand devoir accompli sans défaillance, que le 261e régiment d'infanterie, sa tâche terminée, se sent s'évanouir doucement. Chaque jour des hommes partent, des officiers s'en vont, rappelés par la démobilisation ; l'aube est proche où la dissolution sera prononcée, où tout ce qui fut si longtemps une seule âme, magnifiquement vibrante, se dispersera dans la grande âme de la nation.
Ce n'est pas à Hoerdt cependant que la vie du régiment s'éteindra. Après la peine, l'honneur, nous avions monté la garde au Rhin du 28 décembre 1918 au 13 février 1919.
Pendant quarante sept jours, nous avions trempé les pieds de nos chevaux dans l'orgueilleux fleuve allemand. A d'autres maintenant cet honneur et cette joie.

Du 14 au 21 février, le régiment traverse de nouveau la plaine d'Alsace par Vaudenheim, Eschwersheim et Olvisheim, séjournant trois jours à Hochfelden d'où nous partons le 24 février.
Le 25, nous traversons Saverne, la ville gracieuse illustrée par les tristes exploits d'avant guerre du Lieutenant allemand **VON FORSTNER**, tombé au cours de la guerre sous les balles françaises.

Voici les Vosges que nous revoyons avec plaisir, avec leurs sapins et leurs rochers rouges, avec tout le pittoresque qui fait leur charme spécial ; le 26 nous sommes à Lutzelbourg, le 27 à Heming, le 28 à Bourdonnay et enfin le 1er mars, à Château Salins.
C'est le terme de la route ; le 261e n'ira pas plus loin.
Né cinq ans auparavant dans les rocs de l'Ardèche, il va mourir, sa besogne accomplie, en terre lorraine, tout près des premiers champs de bataille qu'il arrosa de son sang en 1914.

Des hauteurs de Delme où cantonne le 6e bataillon, on aperçoit la Vierge de Landremont, d'où nous observions les P.P. boches de Cheminot en juillet 1918.
Quelle étrange destinée !
C'est en Lorraine que notre régiment reçut le baptême du feu ; Buzy, la forêt de Champenoux sont les premières étapes de sa route ensanglantée.
C'est à une portée de canon de là qu'il va recevoir son ordre de dissolution.
Déjà, le drapeau dont chaque fil de soie tricolore représente le cœur d'un des milliers d'hommes, qui, depuis 5 ans se sont battus pour lui, le drapeau est reparti pour notre dépôt de Privas.
C'est l'âme du régiment qui nous quitte, âme glorieuse, faite du suprême sacrifice de ceux qui sont morts, de l'abnégation de ceux qui ont survécu ; elle va illuminer de ses rayons la salle d'honneur de la caserne ardéchoise.
Elle dira éloquemment aux jeunes soldats de l'avenir : « regarde mes trois étoiles, voilà ce qu'Ils ont fait pour moi ».
Mais, avant de nous séparer de cette âme, une dernière communion s'impose.
A Château Salins, dans la ville lorraine, le colonel réunit des éléments de toutes les unités pour «le dernier salut ».
Quelle mélancolie poignante il eut pour tous, ce dernier salut au grand symbole de la Patrie aimée.

Amicitiam

Etranglé par l'émotion, le colonel résume en quelques paroles le sentiment d'angoisse qui nous serre la gorge ; il dit noblement notre tristesse, notre foi et notre orgueil.

Camarades,
Le 261e est dissous ; notre régiment, qui formait une famille si unie dans ses sentiments d'affection mutuelle et de dévouement inaltérable à la Patrie, va se disperser dans différents régiments. Gardons fièrement dans nos cœurs le souvenir de notre 261e ; nous en avons le droit, car, partout où il est passé, que ce soit à Verdun, en Italie, sur l'Aisne et la Somme ou en Alsace – Lorraine, il a marqué sa trace faite de correction, d'abnégation et de droiture.
Le régiment est dissout, mais il ne meurt pas ; il vivra dans les plis du Drapeau. Glorieuse relique qui porte notre numéro, tu diras aux générations futures que les Poilus du 261e se sont vaillamment battus, qu'ils ont payé de leur sang la croix de guerre et ses trois étoiles, et que c'est le prix de la délivrance de l'Alsace – Lorraine et de la liberté du monde.
Vive le 261e et son glorieux drapeau !
Le Lieutenant Colonel
LE MERDY

Et maintenant c'est fini ; le 6 avril 1919, les 4e et 5e bataillons du 261e passent au 99e, le 6e bataillon au 30e.
Le régiment a vécu, mais vous avez raison de le proclamer, mon Colonel, traduisant la pensée intime de tous ceux qui lui ont appartenu et qui l'ont aimé.
Le 261e disparaît, il ne meurt pas.
Il ne mourra pas, tant qu'il y aura sur terre des survivants de ses bataillons, tant que les âges n'auront pas réduit en poussière l'étoffe de son drapeau, glorieux et dernier témoin, tant que le souvenir ne sera pas aboli, dans les mémoires françaises, des régiments qui ont refait la France plus grande et le monde plus libre.
Pour l'heure ses éléments dispersés, officiers et soldats, garderont, confondus dans le même sentiment d'affection et de piété, le souvenir des survivants qui se sont connus et estimés en supportant les mêmes misères, exposés aux mêmes périls, et la mémoire des chers amis de tous grades, du plus humble au plus galonné, qui sur les champs de bataille où nous sommes passés, sont tombés comme les preux d'autrefois, sans peur et sans reproche, face à l'ennemi.
Château Salins le 7 avril 1919
Le Lieutenant Colonel commandant le 261e R.I.
Signé : **LE MERDY**

Nota : le présent historique a été écrit par le **Lieutenant ROUX**, porte drapeau du régiment, sous la direction du **Lieutenant Colonel LE MERDY** commandant le régiment.
****

Annie Hauswirth